

Z O Y Â P I R Z Â D

ON S'Y FÉRA

Roman

Traduit du persan par Christophe Balaj

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

AVERTISSEMENT — En persan, par politesse, ou affection, on fait suivre le prénom d'un *khanom*/madame, *khan*/monsieur (généralement pour un homme jeune), *agha*/monsieur (pour un homme plus âgé). Cet usage dénote soit la familiarité, soit le respect. *Agba* peut aussi, dans un registre familial (de supérieur à subalterne), précéder le prénom. *Agba* et *khanom* peuvent aussi précéder un nom de famille ; c'est l'usage normal pour dire « Monsieur X, madame Y ». Le mot *djan* (qui devient *djoun* en persan courant) postposé au nom, équivaut à cher/chère, chéri/chérie. Le redoublement indique une grande intimité (Ex : Nosrat *djoun djoun*). Mah-Monir (« Lune resplendissante »), le prénom de la grand-mère d'Ayeh, et mère d'Arezou, n'est pas un titre ni un surnom, mais un prénom féminin composé. On notera que dans le texte de Zoyâ Pirzâd, un certain nombre de prénoms, masculins ou féminins, sont tirés du *Livre des Rois* de Ferdowsi. Ce n'est sans doute pas fortuit. Culturellement, cela peut marquer soit le milieu social, soit les idées d'une famille (son rapport à l'histoire de la nation iranienne). Un grand nombre de ces prénoms ont été donnés à nouveau sous les Pahlavi (1925-1979), dans un contexte idéologique nationaliste. Enfin, certains noms de lieux marquent le roman dans son époque. Par exemple : L'avenue Sepah devenue aujourd'hui Imam-Khomeyni. En revanche, certains noms ont été conservés au-delà de la période révolutionnaire ; ils correspondent à de vieux quartiers, voire villages, de Téhéran : Tajrish, Sar-Tsheshmeh, Gholhak... Ou des lieux historiques comme Toup-Khaneh (la place de l'artillerie).

La plupart des termes ou expressions en italique sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

Arezou observa la Xantia blanche qui cherchait à se garer devant l'épicerie. « Je parie que tu vas rater ton créneau, p'tit mec », grommela-t-elle, le coude sur le rebord de la portière, une main sur le volant.

Le conducteur, un jeune homme, barbe taillée en bouc, fit plusieurs manœuvres sans succès.

Arezou passa la marche arrière et prit appui sur le dossier du siège passager pour regarder derrière elle. Le jeune barbu l'observait, ainsi qu'un homme qui mangeait du cake en buvant son cacao à la porte de l'épicerie. Les pneus crissèrent, la R5 réussit son créneau.

« Bravo, dit l'homme au cake, quelle maestria ! »
À l'adresse du chauffeur de la Xantia : « Prends-en de la graine, mon poulet ! »

Le jeune homme baissa sa vitre, donna un coup d'accélérateur, se dégagea et lança : « La R5, ça se gare dans une boîte d'allumettes ! »

Arezou descendit de voiture. D'une main elle tenait une serviette noire dont les deux sangles étaient prêtes à rompre, de l'autre un échéancier en cuir et un téléphone portable.

De taille moyenne, vêtue d'un manteau droit de couleur grise, elle se dirigeait vers un magasin à double porte d'entrée¹ dont l'enseigne de bois avait perdu ses couleurs. On pouvait y lire cette inscription calligraphiée : « Agence immobilière Sarem & fils. »

Un homme à l'épaisse chevelure blanche se précipita pour ouvrir la porte vitrée. Il portait des lunettes à fine monture métallique. Il prit la lourde serviette et l'échéancier.

— Bonjour Arezou khanom !

Ses cheveux blancs et les rides de son visage ne collaient pas bien avec sa démarche vive et souple.

— Bonjour agha Naïm. Félicitations pour les lunettes !

— Madame est bien bonne, dit Naïm en riant. Elle a un goût très sûr.

Arezou regarda le costume marron que portait Naïm. Encore un cadeau de la mère pris dans la garde-robe du père.

Derrière les quatre bureaux, deux jeunes filles et deux hommes se levèrent. Ils saluèrent presque en même temps :

— Bonjour madame Sarem.

— Bonjour tout le monde !

Passant devant les bureaux, elle se dirigea vers une des deux portes du fond.

— Quel est le programme aujourd'hui ?

Le jeune homme du premier bureau dégagea la mèche molle de cheveux noirs qui lui barrait le front.

— Ce matin j'ai trois visites, deux locations et une location en pleine hypothèque².

Il portait un polo noir à col roulé sur un jean noir.

— Superbe ! Mohsen khan, tu te débrouilles bien maintenant.

Derrière le deuxième bureau, un petit gros déclara :

— Aujourd’hui, nous signons la promesse de vente de la rue Rafii. Si tout va bien.

Il remonta son pantalon.

— Si tout va bien monsieur Amini !

La jeune fille du troisième bureau sourit. Deux fossettes se formèrent sur ses joues.

— Monsieur Zardjou a téléphoné deux fois. J’ai passé la communication à madame Mosavat.

— Et comment va la souriante Nahid ?

Derrière le quatrième bureau, l’autre jeune fille ne souriait pas.

— J’ai envoyé les publicités aux journaux.

C’était une fille mince, au teint mat. On eût dit qu’elle allait se mettre à pleurer.

— Tahmineh khanom, un sourire, s’il te plaît !

Naïm ouvrit la porte du fond et s’effaça.

Le sol était recouvert d’un carrelage brun. Tout un pan de la pièce était occupé par une baie vitrée ouvrant sur une petite cour. À l’un des murs était accrochée, dans son cadre en bois, la photo d’un homme portant une fine moustache, vêtu d’un costume rayé, le coude appuyé sur le socle d’une jarre dans laquelle s’épanouissait une fougère très feuillue. Deux bureaux se faisaient face devant la fenêtre.

Assise à l’un d’eux, une femme, la tête couverte d’un foulard blanc, était au téléphone :

— Elle a certainement dû conduire Ayeh à la fac et elle avait une ou deux courses à faire.

Elle regarda Arezou ôter son manteau. Elle lui fit un clin d'œil, un doigt sur les lèvres pour lui faire signe de se taire, et poursuivit sa conversation :

— Vous savez, Monir djan, le portable, ça ne sert pas vraiment à téléphoner, mais plutôt à faire chic !

Elle se mit à rire :

— D'accord ! Elle vous rappelle dès qu'elle arrive.

Elle reposa le combiné. Elle avait de petits yeux verts et de fins sourcils. Un instant, Naïm fixa du regard la femme aux yeux verts et posa sur le bureau d'Arezou la serviette et l'échéancier :

— Madame vous a téléphoné trois fois depuis ce matin. Du thé ou de l'eau ?

— De l'eau.

Naïm se tourna vers la femme aux fins sourcils :

— Et pour vous, Shirine khanom ?

Celle-ci fit signe qu'elle ne voulait rien. Elle se leva et s'approcha d'Arezou.

— Comment vas-tu ?

Naïm sortit.

— Pas mal, malgré cette vipère d'Ayeh !

Elle s'acharna sur les sangles de la serviette, la mine boudeuse. Elle parvint finalement à les défaire et son visage s'éclaira. Ses grands yeux bruns brillèrent quand elle regarda Shirine :

— Je suis allée voir la vieille maison de la rue Rezayeh.

Elle ferma les yeux une seconde :

— Ah ! Quelle maison !

Elle rouvrit les yeux.

— Des volets verts en bois, une façade toute en briques *babmani*. Je me suis pâmée devant son jardin. J'aurais voulu que tu voies ça, c'était plein de fleurs des glaces³.

Elle releva la tête, ferma les yeux à nouveau et poussa un long soupir :

— Quel parfum !

Elle sortit quelques chemises de sa serviette.

— Il y avait une montagne de kakis. J'ai immédiatement téléphoné à Granit. Il a dit oui sans la voir.

Shirine s'assit d'un bond sur le bureau.

— À qui as-tu téléphoné ?

— À cet entrepreneur qui ne fait que des façades en granit. C'est pour ça que Mohsen et Amini lui ont donné ce surnom.

Elle demeura immobile, le dossier à la main. Elle plongea son regard dans la cour.

— Il y avait aussi un bassin. La propriétaire m'a dit qu'elle y avait planté des nénuphars. Quel dommage !

Tout en secouant la tête, elle retira une feuille du dossier.

— J'ai les clefs pour faire visiter la maison à Granit aujourd'hui ou demain.

Puis avec un rire amer et fixant une photo posée sur son bureau, elle ajouta :

— D'ici une semaine il aura détruit la jolie maison et avant six mois, il aura construit une tour à colonnes grecques. Dieu sait de quelle couleur sera le granit cette fois ! Quel dommage ! Quel dommage !

C'était une photo d'elle, le bras autour du cou d'une

jeune fille aux grands yeux marron. Brusquement, elle remit sa mèche sous son foulard en faisant la moue :

— Après tout, qu'est-ce que cela peut bien me faire ?
Ce qui est dommage, c'est que mon père soit mort.

Elle observa le document.

— Ensuite, je suis allée chez l'expert géomètre, mais il n'était pas là. Son fils a attrapé la rougeole.

Elle tendit le document à Shirine.

— Le fils a attrapé la rougeole, alors papa n'est pas venu travailler... ! Pour l'instant, j'ai calculé les pourcentages.
Attendons la suite.

Shirine lut les chiffres.

— Bon ! En voilà un qui assume sa paternité, de quoi te plains-tu ?

— Tu as raison, je n'ai pas l'habitude...

Arezou décrocha le téléphone.

— Avant que la Princesse ne rappelle, tu peux me dire ce qu'elle voulait ?

Elle tenait le combiné à la main, le regard rivé sur le téléphone.

— Il y a deux pièces au fond de la cour avec salle de bains, cuisine et une entrée indépendante qui donne sur une rue voisine. La propriétaire m'a dit qu'elle avait construit cet appartement pour son fils. C'est une petite femme très marrante.

Elle composa un numéro.

— Si j'avais l'argent, j'achèterais pour moi.

Shirine prit le téléphone des mains d'Arezou.

— Souffle un peu d'abord. Qu'est-ce qui se passe avec Ayeh ?

— Toujours la même histoire. Elle a parlé avec Hamid la semaine dernière et depuis, elle a le spleen de Paris. Hier, elle et sa grand-mère me sont tombées dessus et ce matin encore, elle n'a pas arrêté de grogner de la maison jusqu'à la fac.

On frappa deux coups à la porte. Naïm entra, un plateau à la main et une brochure sous le bras. Il offrit de l'eau à Arezou en déposant la brochure sur son bureau :

— Cela vient de l'usine qui fabrique des vitres à double sens⁴. On nous demande de l'adresser à...

Arezou but son eau en hochant la tête et jeta un regard entendu à Shirine qui s'efforçait de ne pas rire. Naïm, le plateau sous le bras, donna un coup de chiffon à l'armoire à dossiers. Au-dessus, était accrochée la photo de l'homme à la moustache sur fond de fougère touffue.

— Madame vous fait demander de lui téléphoner immédiatement.

Il remonta ses lunettes sur son nez.

— Je ne comprends pas pourquoi Shirine khanom ne vous l'a pas passée.

Arezou reposa son verre sur le bureau.

— Très bien, j'ai entendu, inutile de répéter.

Naïm grommela en se dirigeant vers la porte.

— Madame dit que c'est une affaire urgente.

La porte resta entrouverte. Arezou décrocha.

— Il faut que je règle ça tout de suite, sans quoi on ne pourra pas se défaire de Mah-Monir et de son agent double.

Shirine éclata de rire en sautant du bureau pour rega-

gner sa place. De taille moyenne, mince, et même plutôt maigre, elle portait une blouse blanche à fines rayures bleues. Elle prit la feuille des chiffres qu'elle tapa à toute vitesse sur sa machine à calculer.

— Bonjour Monir djan, dit Arezou. Je viens juste d'arriver. J'avais plusieurs courses à faire. Oui ! Je l'ai emmenée à l'université... C'était bien la soirée?... Formidable !...

Elle tripotait des papiers sur son bureau.

— Quoi ? Vous voulez rire ! Ah bien ça alors... !

Elle éloigna le combiné de son oreille en secouant la tête et regarda Shirine. La main sur le combiné, elle chuchota :

— Madame Nourai a commandé du potage votif pour le septième jour du deuil⁵ mais elle a fait croire qu'elle avait pris un cuisinier.

Shirine se frappa la joue :

— Oh la cata !

Elles pouffèrent de rire.

— Monir djan, je suis occupée pour l'instant, reprit Arezou, je rappelle plus tard... Shirine ne va pas mal. Elle est en train de faire les comptes. On va voir si on est riches elle et moi. D'accord... Peut-être jeudi... D'accord, donnez la liste à Naïm ce soir. Je l'enverrai faire les courses demain... Je me charge moi-même de la viande... D'accord... Je l'achèterai chez Amir... À part le pressing, vous n'avez pas besoin de Naïm pour le moment ? D'accord, d'accord... Au revoir.

Elle reposa le combiné, s'appuya sur le dossier de son fauteuil en soupirant : « Pff... »

Shirine fit tourner son fauteuil pivotant de droite et de gauche.

— Bon ! Maintenant que la cérémonie matinale est terminée, il faut qu'on vous dise : monsieur Zardjou a téléphoné deux fois pour demander...

Le téléphone d'Arezou sonna.

— Oui !... Non... Pourquoi faut-il que j'y sois ? Parle avec le notaire. S'il te plaît, fais attention, nous n'avons pas de chèque nominal. En numéraire ou un chèque de banque... Oui... Bon courage !

Elle reposa le combiné.

— Amini est chez le notaire pour le « trois étages » de la rue Rafii. Pourvu que le type ne nous joue pas encore un tour de...

Shirine l'interrompt.

— Tu m'écoutes ou quoi ?

— Oui, je t'écoute.

Elle ouvrit le tiroir de son bureau et se mit à farfouiller dedans.

— Monsieur Zardjou perd son temps à me téléphoner. Où veut-il que je trouve dans ce chaos un appartement haut de plafond, et qui plus est dans un immeuble de brique, lumineux, spacieux, avec de grandes chambres, un salon donnant sur la montagne, comme ceci, pas comme cela... ? Mais où croit-il que nous vivons ? Dans les Alpes ? Ah ! Où est cette maudite facture ?

Elle cria en direction de la porte :

— Naïm !

Naïm entra.

— Le *press-in* de madame ?

Il tenait à la main la facture du pressing.

— Madame veut-elle qu'on fasse les courses dès aujourd'hui pour la soirée de jeudi ?

Arezou le regarda un instant.

— Pas press-in, pressing ! Pour les courses, je t'appellerai plus tard. Ferme bien la porte derrière toi.

Naïm se dirigea vers la porte :

— Pour les fruits secs, on nous a dit d'aller chez *Tavazon*⁶... Mais avec toute cette circulation...

Dès qu'elle entendit la porte se refermer, Shirine éclata de rire.

— Ta mère ne peut donc pas acheter ses fruits secs ailleurs que chez Tavazo !?

Arezou but deux gorgées d'eau.

— Qu'est-ce que tu crois ? Si, pour sa soirée, la Princesse n'a pas les fruits secs de chez Tavazo, les gâteaux de chez Bibi, et les biscuits de je ne sais qui encore, le monde s'écroule !

— Pauvre Naïm ! Toujours à courir d'un bout à l'autre de la ville...

— Ne t'inquiète pas pour lui. Pour la Princesse, il courrait d'une seule traite jusqu'au bout du monde.

Arezou ouvrit l'échéancier. Shirine lui tendit un dossier.

— C'est ça, l'amour. Dis voir, ton père n'était pas jaloux ?

Arezou regarda la photo de l'homme à la moustache.

— Jaloux ? dit-elle en ricanant. Ils rivalisaient au service de la Princesse !

Elle tourna la tête vers la baie vitrée et regarda la cour. Plus de la moitié de sa surface était plantée de fleurs. Ses

yeux se posèrent sur les arbustes sans feuilles et sur les branches nues de la vigne vierge agrippées aux murs.

— Si c'était vraiment une princesse, murmura-t-elle, ils n'auraient pas eu tant d'égards pour elle.

Le téléphone sonnait. Arezou répondait. Le téléphone sonnait encore. Arezou répondait encore. Shirine faisait la comptabilité en tapotant sur sa machine. Elle souriait, grimaçait, faisait les additions, les soustractions, les multiplications, les divisions. Arezou téléphonait, demandait des explications, en donnait, signait les lettres que lui apportait la maigre et mélancolique Tahmineh.

Elle dit à la souriante Nahid :

— Tu as encore tapé *apte* pour *acte* de vente !

Elle demanda à Naïm d'étendre les habits de sa mère à plat sur le siège arrière de la R5, en prenant garde de ne pas les froisser.

Naïm se vexa :

— Merci bien ! Après toutes ces années de service, je ne sais pas qu'...

Shirine le coupa :

— Qu'il est onze heures. Et ce café ?

Elle recula son fauteuil, mit les deux pieds sur le bureau et regarda dans la cour en buvant son café.

— Mmm ! Chaque fois que je félicite Naïm pour son café, il me répond, l'œil brillant, que c'est madame qui lui a appris à le faire. Et ta mère, où a-t-elle appris ?

Elle portait des tennis et des socquettes blanches. Arezou recula son fauteuil et mit à son tour les pieds sur le bureau. Elle prit sa tasse de café, regarda dans la cour :

— Sans doute auprès d'une de ses amies arméniennes... Cette fois, si Hamid me téléphone, je lui cracherai à la figure tout ce que je pense. Depuis qu'on est rentrées en Iran, tous les ans, tous les mois, enfin dès qu'il peut téléphoner gratis et qu'il se souvient de l'existence de sa fille, il lui fourre dans la tête des idées de voyage en France. Je me demande si je ne dois pas carrément lui téléphoner ! Qu'est-ce que tu en penses ?

Arezou portait des chaussures à lacets et à talons plats, des bas de nylon noir épais.

Shirine retourna sa tasse dans la soucoupe.

— Si ta mère était là, elle lirait dans mon marc de café.

— Tu crois vraiment qu'il faut que je téléphone à Hamid ?

— Non. Et si lui te téléphone, tu ne dis rien. Tout ce que tu lui as déjà dit a-t-il servi à quelque chose ?

Shirine mit les deux pieds par terre et se cala dans son fauteuil.

— Cela n'aurait aucun résultat, si ce n'est de le pousser à se plaindre encore auprès de ta mère qu'Arezou est une emmerdeuse. Ta mère te reprocherait d'avoir détruit la vie de son neveu et tu aurais droit aux gémissements d'Ayeh parce qu'on l'a séparée de son adorable papa !

Elle posa la tasse à café sur un mouchoir en papier plié en quatre, la retira, la reposa, la retira encore, et ainsi plusieurs fois de suite.

— Au lieu de téléphoner à ton ex, si tu veux mon avis, téléphone donc à Zardjou.

Arezou se hérissa. Shirine encore plus :

— Il faut s'occuper de nos clients, de celui-ci comme des autres.

Elle repoussa sa tasse, prit un crayon et se mit à le tailler.

— Les autres clients, tu leur téléphones au moins cent fois, tu leur fais visiter deux cents fois. Ils te font faire tout ce qu'ils veulent.

Les grands yeux bruns se firent tout petits. Pourquoi Shirine insistait-elle autant ? Qu'est-ce qui lui passait encore par la tête ? Elle alluma une cigarette.

— Pour quelqu'un qui sait ce qu'il veut et qui ne se croit pas en Suisse, je pourrais danser sans orchestre, rien qu'avec les nouvelles à la radio. Amini lui a déjà montré trois appartements, moi quatre ou cinq. Chaque fois il nous snobe...

Elle se mit à l'imiter : « Je n'aime pas ces appartements post-modernes. Mon genre, c'est la simplicité, l'absence de prétention, le caractère... »

Elle tira une bouffée.

— Le caractère ! Tu parles !

Shirine poussa un petit cri quand la mine de son crayon se brisa. Elle le tailla de nouveau.

— Finalement, en voilà un qui a nos goûts. Où est le problème ?...

Elle s'immobilisa soudain. Ses yeux verts lancèrent des éclairs. Puis, comme une enfant espiègle qui chipe discrètement un morceau de brioche, elle tendit la main vers le téléphone, décrocha le combiné et appuya sur une touche :

— Fais le numéro de Zardjou et passe la communication à madame Sarem.

Elle se retourna en riant et fit un clin d'œil à Arezou qui en resta bouche bée, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Montre-lui la vieille maison de la rue Rezayeh.

Elle haussa les épaules avec une drôle de moue. Elle avait mangé sa brioche, personne n'y pouvait rien, le téléphone d'Arezou sonna.

Le bruit de deux paires de chaussures résonna dans la maison vide. À travers les persiennes, la lumière de midi formait des hachures sur le carrelage gris, jusqu'au manteau de la cheminée composé d'un rectangle de briques rouges.

Arborant un large sourire, Arezou s'arrêta au milieu du salon :

— Vous aviez dit un appartement, mais j'ai pensé – ou plutôt : madame Mosavat a pensé – que cet endroit pourrait vous plaire.

Zardjou, les mains dans les poches de son pantalon de velours côtelé, examinait la hauteur du plafond. Son regard glissa le long du mur jusqu'à la plinthe de bois :

— Oui, c'est ce que vous m'avez dit au téléphone et à l'agence. Je voulais me rendre compte par moi-même. Quelle belle plinthe !

Arezou releva sa frange et observa Zardjou. Il avait le front dégarni, mais des cheveux lui tombaient sur la nuque. L'homme avait raison, elle avait déjà tout expliqué. Pourquoi se laissait-il pousser les cheveux ? Était-ce exprès ou par paresse d'aller chez le coiffeur ? Elle mit son

portable dans la poche de son manteau et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la cour. « Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? » Elle ouvrit la fenêtre. « Au pire, comme dit Amini, il n'accrochera pas. » Elle ouvrit les persiennes. « Bravo Shirine ! J'ai perdu la moitié de ma journée. » Le parfum des fleurs des glaces pénétra dans la pièce en même temps que la pâle lumière du soleil d'hiver. Elle contempla la cour. Les branches de l'arbuste striaient le sol comme des dessins d'enfant. Le bassin dessinait un ovale parfait. Quelques kakis pendaient encore à la pointe des branches. « Peu importe qu'il soit preneur ou non ! » songea-t-elle, de toute façon, c'était une occasion de revoir la maison. Même vide, elle donnait l'impression d'être meublée, comme si chaque chose était encore à sa place, comme si rien ne manquait, que rien n'était de trop... Elle essaya de vanter la maison : simple et sans prétention. Elle lança un regard en coin vers Zardjou, debout au bas de l'escalier. Ensemble, ils montèrent les marches de brique jusqu'au palier d'où, par un œil-de-bœuf, on apercevait la façade du grand immeuble voisin dont chaque étage était d'un style différent : petites briques, marbre vert, ciment lisse et peint en rose, pierres blanches veinées de noir. Les fenêtres avaient des vitres teintées et des volets dorés. Elle aperçut une femme qui semblait avoir emprunté son sac, ses chaussures et ses vêtements aux uns et aux autres ; elle était couverte de bijoux de pacotille, ses bas nylon avaient probablement filé. Les pièces de cet immeuble paraissaient bien sombres. La femme avait sûrement les talons calleux. Les cuisines n'avaient sans doute pas d'aération. Arezou

ramena son attention à cette vieille maison au fond d'un grand jardin. L'œil-de-bœuf était encadré d'une moulure de plâtre en forme de cep de vigne.

Zardjou ouvrit en silence les persiennes de la chambre à coucher. « Il faut que je dise quelque chose. »

— Il y a un mois, la propriétaire habitait encore la maison. C'est une solide construction, comme au bon vieux temps...

— Le bon vieux temps où l'on avait du goût !

Dans l'encadrement de la fenêtre se découpaient les montagnes.

— Vous êtes architecte ? demanda Arezou.

— Non. Pourquoi veut-elle vendre ?

Il ouvrit la porte du placard. « Elle ne lui plaît pas, pensa Arezou. Ma vieille, tu perds ton temps ! Mais pour l'instant, on se calme et on répond à ses questions idiotes. » Puis ses pensées la portèrent vers la propriétaire, cette femme aux cheveux blancs et à l'air rieur, qui lui avait fait visiter la maison en s'aidant d'une canne. Plusieurs fois, elle avait répété : « C'est que je laisse ici tant de souvenirs !... »

Zardjou, une main sur la poignée de la porte du placard, semblait attendre une réponse.

— Elle a décidé de partir aux États-Unis pour rejoindre ses enfants.

Elle regarda à l'intérieur du placard. Que de place !

— C'était sa dot, ajouta-t-elle sans trop savoir pourquoi. Elle a planté les kakis dans la cour avec son père. Elle y a marié sa fille.

Et, réalisant qu'elle était encore en train de donner

des explications, son regard croisa celui de Zardjou qui l'écoutait attentivement. Ils redescendirent à l'étage du dessous.

— Évidemment, une maison donne plus de peine qu'un appartement, mais à mon avis, le prix qu'elle en demande est tout à fait raisonnable. Et on pourra certainement obtenir une ristourne... Évidemment, vous voudrez sans doute y apporter quelques changements.

Elle jeta un regard circulaire.

— Évidemment, à votre place, je ne changerais rien, juste les peintures...

Elle ajouta vivement :

— Évidemment, si elle vous plaît.

Zardjou la regardait fixement, l'air goguenard :

— Évidemment, évidemment ! Vous permettez que je fasse encore un tour ?

Elle allait répondre « évidemment », mais elle se retint :

— Vous ne voulez pas voir la cour ? De ce côté, il y a encore deux pièces avec leur entrée indépendante dans la ruelle. Et puis...

— Oui, vous me l'avez déjà dit. Plus tard.

Les mains dans les poches de son pantalon gris, il se dirigea vers la cuisine en sifflotant.

Elle le regarda s'éloigner, serra les lèvres, retourna se poster près de la fenêtre. Elle admira les cimes des montagnes qui dépassaient la crête du mur de la cour, puis les fleurs des glaces, les kakis, le bassin. Elle réalisa soudain qu'elle était fatiguée, contrariée, énervée. La nuit précédente, Ayeh avait encore fait sa crise : tous ses amis

étaient partis. Elle seule était restée dans cette université de merde. Son père lui avait dit de ne pas regarder à la dépense. Elle n'avait qu'à venir. Elle s'était tournée vers sa grand-mère : « Bonne-maman, dites quelque chose, vous ! » et la grand-mère avait catégoriquement pris le parti de sa petite-fille. Le « pauvre Hamid » le lui avait assuré : « Ma tante, ne vous préoccupez pas de la dépense. » Puis elle avait lancé à sa fille, sur un ton furieux : « Pourquoi ne te montres-tu pas plus raisonnable ? » Arezou avait répliqué : « Dès qu'Hamid aura obtenu la préinscription universitaire, envoyé le billet d'avion et fourni l'acte notarié garantissant qu'il prend à sa charge toutes les dépenses... » Mah-Monir avait bondi : « L'acte notarié ! L'acte notarié ! avait-elle ironisé, on voit bien ce que tu as appris dans cette agence minable. » Ayeh avait grogné. La tête sur l'épaule de sa grand-mère, elle avait fondu en larmes.

Le regard perdu vers les montagnes, Arezou songeait : « Mettons qu' Ayeh soit une enfant qui ne comprenne rien à rien. Mais ma mère ! N'a-t-elle pas encore compris après toutes ces années que les paroles d'Hamid, c'est du vent ? » Elle regarda les fleurs des glaces et se fit cette réflexion : « Depuis son enfance, Hamid séduit tout le monde avec son bagout. »

— Il y a des nénuphars dans le bassin !

Arezou sursauta. Zardjou sortit la main de sa poche.

— Excusez-moi, je vous ai fait peur !

— Oui, ou plutôt non. En fait, j'étais distraite. C'est sans importance. Vous avez tout vu ?

— Oui, mais... En fait je ne sais pas trop.

Il se frotta le lobe de l'oreille.

— Je comprends, vous vouliez un appartement. Cependant, trouver un appartement avec les caractéristiques que vous avez données, vous savez...

Elle haussa les épaules.

— À votre avis, deux chambres à coucher, est-ce vraiment suffisant ?

Il regarda par la fenêtre.

« C'est à toi de voir, mec ! » se dit Arezou, puis à voix haute :

— Il y a aussi les deux pièces au fond de la cour.

Elle essaya de se rappeler combien de chambres Zardjou avait spécifiées dans le formulaire de demande. Elle ne se souvenait pas. Elle ajouta :

— Évidemment, ça dépend combien de personnes logeront ici.

« J'ai encore dit "évidemment" », pensa-t-elle.

— Une seule personne, peut-être deux... ou trois. À votre avis, quelle couleur choisir pour les murs ?

Il alla s'adosser au manteau de la cheminée et examina les murs. Les briques de la cheminée jouaient à cache-cache avec le soleil.

« Il n'est pas acheteur », se dit-elle.

— Choisissez la couleur qu'il vous plaira, dit-elle tout haut en regardant sa montre.

— Vous êtes en retard ? demanda Zardjou.

Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche pour proférer un mensonge, il se retourna vers la fenêtre, les deux mains dans les poches.

— Combien peuvent se louer les deux pièces dans

la cour ? Quelle couleur choisiriez-vous pour les murs ?

Arezou serra les lèvres en se remémorant les conseils qu'elle donnait aux employés de l'agence : « Il faut toujours être de l'avis du client, même s'il n'est pas acheteur. »

— Elles pourraient se louer un bon prix. Pour les murs, le blanc irait bien. Cela facilite le choix des couleurs pour les rideaux et l'ameublement.

— Vous avez raison, dit-il en se retournant. Vous avez dit les rideaux et l'ameublement ? Mais où achète-t-on tout cela ?

« Il est bête ou quoi ? » se dit Arezou et, oubliant "l'avis du client", elle se mit à ricaner :

— Dans les boutiques de rideaux et d'ameublement. Zardjou la regarda fixement :

— Ah ! Vos lacets sont défaits !

Au moment où Arezou se penchait pour vérifier, son portable s'échappa de la poche de son manteau et tomba sur le carrelage.

— Oh ! s'écria-t-elle en s'apprêtant à le ramasser.

Mais Zardjou fut plus rapide. Il prit le portable sans prêter attention à Arezou qui restait courbée, la main tendue. Il examina le téléphone et déclara :

— Il s'est éteint.

Il appuya sur « OK », secoua la tête, appuya de nouveau sur la touche :

— Je pense qu'il est cassé, dit-il en le rendant à Arezou.

Les mains dans les poches, il redescendit l'escalier jusqu'à la fenêtre du palier et s'arrêta. Puis il se dirigea vers la porte d'entrée :

— Les portes sont belles, mais pas les poignées.

Arezou essaya plusieurs fois de mettre en marche le téléphone en se répétant intérieurement : « Salaud de connard d'imbécile de timbré ! »

— J'achète, dit Zardjou sur le pas de la porte.

Le restaurant était situé dans un petit parc proche de l'agence. Le maître d'hôtel se précipita :

— Bonjour madame Sarem, bonjour madame Mosavat, soyez les bienvenues, je vous en prie.

Shirine et Arezou s'assirent à leur table habituelle, près de la fenêtre qui donnait sur le parc, face au petit rond-point. Le maître d'hôtel retira les couverts superflus.

— Comme d'habitude ou je vous apporte le menu ?

Shirine posa son portable et son trousseau de clés sur la table.

— Pour moi, comme d'habitude.

Arezou déposa son sac sur le large rebord de la fenêtre, entre deux pots d'azalées.

— Pour moi aussi : un poulet grillé désossé.

— Nous avons aussi des truites fraîches, ajouta le maître d'hôtel.

— Deux poulets grillés... très..., reprit Shirine.

— Très grillés, coupa le maître d'hôtel en riant.

— Et deux salades sans...

— Sans sauce, avec des citrons, compléta toujours souriant le maître d'hôtel.

— Et comme boissons ?

— Bière sans alcool, dirent-ils en chœur tous les trois.

Le maître d'hôtel s'inclina légèrement et se retira.

Shirine mit les deux coudes sur la table en croisant les doigts.

— Parfait !

Elle avait mis du vernis à ongle couleur crème. Arezou retira du centre de la table le petit vase et son glaïeul, et le fit glisser dans un coin.

— En fait, gloussa-t-elle, j'ai d'abord cru qu'il n'était pas acheteur et je n'arrêtais pas de te maudire intérieurement de m'avoir prise de court.

Ses ongles étaient courts, sans vernis.

— Évidemment, quand il m'a annoncé qu'il achetait, je t'ai immédiatement adressé des excuses !

Elle se remit à rire doucement en défaisant les attaches de son sac.

— Il n'en demeure pas moins qu'il m'a posé toutes ces questions idiotes : « Quelle couleur pour les murs, où acheter les meubles... »

Elle sortit son portable de son sac.

— Enfin voilà, grâce à Dieu, nous sommes délivrées de Zardjou et la maison n'est pas tombée aux mains des promoteurs. Elle testa le portable.

— ... Il a aussi détruit cette misérable chose.

— Mais tu as dit toi-même qu'il était tombé de ta poche.

— Oui ! Mais il est tombé parce que ce crétin m'a dit que mon lacet était défait, et qu'en me baissant, il a glissé de ma poche.

Elle remit le portable dans son sac.

— En fait, mon lacet n'était même pas défait !

Le garçon déposa sur la table une corbeille de pain,

une assiette de fines herbes et du fromage. Les petits yeux de Shirine se firent encore plus petits :

— Tu veux dire que ton lacet n'était pas défait ?

— Non ! Il a sans doute voulu faire l'intéressant.

Sa main saisit la corbeille. Shirine lui donna une tape :

— Tu as décidé d'arrêter le pain !

Elle prit un radis dans l'assiette :

— Tiens, prends plutôt un radis.

— Laisse tomber pour aujourd'hui. Je ne suis absolument pas d'humeur à suivre un régime.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise et regarda le parc. Le petit rond-point était encerclé par une ligne de saules pleureurs. En son centre, se dessinait un bassin rond. La statue d'un cygne ou peut-être d'un canard se dressait au milieu.

— La grogne de ma mère et d'Ayeh, l'inconscience d'Hamid...!

Un jeune homme était en train de peindre en rouge un des bancs installés autour du bassin.

— Et aujourd'hui, tout ce que cet imbécile m'a obligé à supporter !

Elle reprit le portable, appuya sur la touche OK en imitant Zardjou :

— À votre avis, deux chambres à coucher, est-ce vraiment suffisant ?

Elle retira la batterie.

— À votre avis, où faut-il acheter les rideaux ?

Elle retira la carte Sim, tenta de rallumer le portable.

— J'avais l'impression qu'il était en train de recruter une décoratrice !

Elle regarda le téléphone d'un air sombre.

— Non, décidément, il ne marche plus.

Shirine observait Arezou tout en mâchant un brin de poireau. Quand le garçon eut servi la bière et après qu'il se fut retiré, elle déclara :

— Il en pince pour toi !

— Qui ça ?

Elle but une gorgée de bière.

— Zardjou.

— Je voudrais bien voir ça !

Shirine attendit que le garçon eût déposé sur la table la salade et les moitiés de citron.

— Et pourquoi pas ? C'est un homme poli et courtois, on ne peut pas le nier. Il semble avoir du fric. Il n'est pas vilain non plus.

— C'est vrai qu'il n'est pas vilain, avec ces cheveux longs !

Elle se servit de la salade. Shirine pressa un jus de citron sur la laitue, les concombres et les tomates.

— Tiens ! Tu as donc remarqué ses cheveux !

Arezou prit un morceau de pain en regardant Shirine droit dans les yeux.

— Arrête de râler ! J'ai parfaitement raison de manger du pain. Et puis, je ne suis quand même pas aveugle au point de ne pas remarquer ses cheveux.

Le maître d'hôtel servit les grillades de poulet.

— Désirez-vous autre chose ?... Eh bien, bon appétit !

Il se retira.

Shirine pressa un peu de jus de citron sur sa grillade.

— S'il te plaît, ne commençons pas ! Je ne suis pas

d'humeur à ça.

— Pourquoi ?

Elle lécha le jus de citron sur ses doigts.

— Tu vas me lâcher, oui ? Ma mère a monté une agence matrimoniale pour marier Ayeh. Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !

Elle lécha de nouveau ses doigts.

— Ayeh peut très bien se défendre contre Mah-Monir ; moi, contre toi, je suis impuissante.

Shirine leva la tête. Ses yeux verts ressemblaient à ceux d'une panthère.

— Qui parle de mari ? De l'aspirine, ma chère, il te faut de l'aspirine !

— Qui a dit que j'avais besoin d'aspirine ?

— Moi.

— Et toi, tu n'en aurais pas besoin ?

— Non, moi, je ne souffre pas de migraine. Je veux dire que je n'ai pas à m'occuper à la fois de ma mère et de ma fille, à entretenir deux maisons, et en plus à supporter les problèmes de mon ex...

Son regard s'adoucit.

— Mais pourquoi ne comprends-tu pas ? Tu as besoin de quelqu'un qui t'apaise avec des attentions, des « je t'aime », des fleurs, des petits mensonges, des gâteries... C'est tout. Et mon petit doigt me dit que ce monsieur est une aspirine exceptionnelle.

— Ton petit doigt te dit n'importe quoi ! Tu ne manges pas tes pommes de terre ?

— Non, je n'en veux plus, ni toi non plus. Tu as déjà avalé toutes les tiennes, ça suffit.

Elle vida le contenu de son assiette dans le pot d'azalées. Arezou regarda autour d'elle et pouffa de rire.

— Tu es folle !

Elle croisa ses couverts sur son assiette et la repoussa.

— Toi qui t'es entichée de cette merveille, pourquoi n'en fais-tu pas ton affaire ?

— Moi, j'ai encore sur l'estomac la soupe mitonnée par ma merveille à moi. Dès que j'irai mieux, et que j'aurai de nouveau envie de soupe, pas de problème !

À son tour, elle croisa ses couverts sur son assiette et la repoussa. Arezou alluma une cigarette, tira une bouffée, rejeta la fumée.

— Ne te raconte pas d'histoires, tu es encore amoureuse d'*Esfandyar* et tu attends qu'il revienne du bout du monde ! Petite chèvre, ne meurs pas, le printemps arrive ! Passe-moi ce téléphone que je vérifie si la coquine est rentrée à la maison.

— Qui t'a dit que je l'attendais ?

Elle lui passa le portable et, une main sous le menton, elle regarda le parc. Le jeune homme était toujours occupé à peindre son banc.

— La ligne est encore en dérangement ; à moins qu'Ayeh ne soit sur Internet.

Elle reposa le téléphone sur la table et regarda Shirine, toujours absorbée dans sa contemplation du parc. Le rouge du banc faisait une tâche vive sur le brun des arbres dénudés et le gris du ciel. Le cygne – ou le canard – au milieu du bassin, était d'un mauve soutenu. Elle poussa un profond soupir :

— Bon ! Très bien ! Arrête de faire la tête. Je retire ce

que j'ai dit. Il reviendra peut-être, après tout !

Avant que Shirine ne se transforme en panthère, Arezou lui dit tout bas :

— Veux-tu que nous fassions quelque chose d'essentiel ? Hein ? Au diable les hommes ! On s'envoie chacune une énorme plombières ! susurra-t-elle en avançant la tête.

Shirine se retourna, se frotta la joue contre son épaule. Une vraie chatte.

Naïm ouvrit la porte de l'agence. Seule Tahmineh, la petite brune grincheuse, était à son bureau, d'où elle se leva en repoussant brusquement sa chaise. Naïm se mit à ronchonner :

— Personne n'est encore rentré, vous les laissez faire tout ce qu'ils veulent !

— Ils ne sont pas en retard, dit Shirine. Il n'est que trois heures moins le quart. Et toi, Tahmineh, pourquoi n'es-tu pas allée déjeuner ?

Tahmineh baissa les yeux. Naïm alla ouvrir la porte du fond.

— Madame a téléphoné pour commander des fruits. Je suis allé les acheter. Un colis est arrivé pour vous. Je l'ai posé sur votre bureau. Je ne sais pas d'où ça vient. C'est arrivé par courrier expert.

— Quoi ? demanda Shirine.

— Par courrier express, corrigea Arezou.

Un colis rectangulaire, enveloppé dans du papier cadeau, attendait sur le bureau. Arezou prit le paquet,

l'examina par-devant et par-derrière, tandis que Naïm dansait d'un pied sur l'autre dans l'embrasure de la porte en répétant :

— Vous ne voyez pas qui a pu l'envoyer ?

Les deux femmes se regardèrent.

— Naïm, de l'eau ! dit Shirine

— À vos ordres ! répondit Naïm sans bouger.

— De l'eau, agha Naïm ! répéta Arezou.

— Vous n'ouvrez pas ? insista Naïm. Et si c'était une bombe, ou quelque chose dans le genre ?...

Arezou se cala dans son fauteuil en posant délicatement le colis au milieu du bureau.

— Tu as raison. Et si c'était une bombe, ou quelque chose comme ça ?... Va donc nous chercher de l'eau. On t'attend pour l'ouvrir.

Dès que Naïm fut sorti, Arezou et Shirine se précipitèrent sur le paquet et déchirèrent l'emballage. Sur la boîte, il y avait la photo d'un téléphone portable, avec la marque, le modèle, le numéro, la description, le tout accompagné d'une petite carte. Dehors, on entendit un bruit de pas. Les deux femmes se regardèrent un instant. Shirine fit du papier d'emballage une boule qu'elle jeta dans la corbeille placée sous son bureau. Arezou mit la boîte et la carte dans le tiroir du sien qu'elle referma.

On frappa deux coups à la porte. Naïm entra avec deux verres d'eau. Shirine ouvrit un dossier, tandis qu'Arezou remerciait Naïm en prenant son verre d'eau. Le regard de Naïm passa alternativement de l'une à l'autre, puis il demanda :

— C'était quoi, Arezou khanom ?

— Quoi donc ?

Les sourcils blancs se froncèrent :

— Le colis !

— Quel colis ? s'étonna Shirine.

— Quel colis ? répéta Arezou.

Les sourcils retombèrent, la mine se renfroigna. Les lunettes glissèrent sur le nez. Naïm se dirigea vers la porte en grognant :

— C'est bien aimable de votre part ! Après toutes ces années de service, elle est belle la confiance ! Vraiment, je vous remercie !

Et il claqua la porte derrière lui. Les deux femmes éclatèrent de rire. Elles prirent la carte et la lurent ensemble :

« De la part de celui qui causa la ruine du téléphone.

Respectueusement,

Sobrab Zardjou. »

Elles se regardèrent, levèrent les sourcils en même temps et penchèrent la tête du même côté en s'écriant :

« Oh là là...! »

Le portail était grand ouvert.

La R5 bleu marine pénétra dans la cour et stoppa au bas des marches. Depuis la véranda, une femme maigre et élancée s'écria :

— Pas dans la cour, cela fait désordre ! Gare-toi dans la rue.

Elle avait les cheveux tirés en arrière et portait en boucles d'oreilles deux rubis sertis d'or.

Arezou, Shirine et une jeune fille descendirent de la voiture.

— OK Monir djan ! dit Arezou. On est quand même autorisées à décharger nos courses ? Où est Naïm ? Dites-lui de venir nous aider.

— Pourquoi déranger Naïm, intervint Shirine, on va porter tout ça à trois.

— Bonjour bonne-maman, dit la jeune fille en rejoignant sa grand-mère debout sous la véranda.

— Oh là, mademoiselle Ayeh, s'écria Arezou, pas les mains vides s'il te plaît. Prends un ou deux paquets.

— Moi ? demanda Ayeh, déjà dans l'escalier.

— Oui, toi. Viens donc par ici.

La mère d'Arezou ouvrit les bras pour embrasser sa petite-fille :